

rins; la démence est très-rare et ne se rencontre guère que chez les matelots abrutis par les excès et surtout par l'intempérance, ou chez les mousses et les jeunes novices affaiblis par la masturbation ou démoralisés par de mauvais traitements. La monomanie est sans contredit la forme de folie la plus fréquente, comme on peut en juger par les considérations établies ci-dessus; et la manie est peut-être encore plus rare que la démence.

Nous avons fait pressentir que le diagnostic est souvent difficile en raison de la prédominance de certains penchants dont l'état naturel est difficile à isoler de l'état morbide.

Le pronostic est toujours fâcheux; mais la folie par causes physiques est en général moins grave que celle qui dérive des influences morales, et celle qui est caractérisée par un délire gai moins fâcheuse que celle où domine une passion triste; il est d'ailleurs proportionné à la gravité et à l'ancienneté des altérations organiques de l'encéphale.

Ces altérations anatomiques sont très-variées et par cela même insignifiantes, des modernes pensent qu'elles intéressent toujours la substance corticale du cerveau, où ils placent le siège spécial de l'intelligence: ce sont toutes celles qui se rencontrent dans l'encéphalite, puis des vices de conformation, souvent rien.

Nous dirons peu de chose du traitement général, car il n'en est point de spécifique; il doit être accommodé à l'espèce d'aliénation et à la nature de la cause, il sera en conséquence physique ou moral, et sous ce dernier rapport la sagacité et la sollicitude du médecin le serviront mieux que les préceptes. On retiendra cette règle générale, qu'il vaut mieux abonder dans le sens des aliénés que de chercher à les guérir par des raisonnements qui ne font souvent que les irriter. Ici, comme pour la plupart des autres maladies, la thérapeutique offre à bord des conditions défavorables à la tête desquelles se trouve l'impossibilité d'isoler le malade, condition de la plus

haute importance pour le succès du traitement. Nous verrons, d'un autre côté, que, sous le rapport de ses vicissitudes, la navigation offre des chances de guérison pour les maladies mentales contractées ailleurs qu'à bord des navires.

#### *Nostalgie (mal du pays).*

La nostalgie, *ce vautour qui dévore le foie de l'homme*, dit M. Billard dans son style animé, est une affection mentale caractérisée par l'exagération morbide d'un sentiment naturel, le regret d'être éloigné du sol natal ou même des lieux que nous affectionnons, où se trouvent les objets auxquels nous sommes attachés; ce n'est point une aberration, une folie: loin d'être aliénés, les nostalgiques n'ont que le malheur de percevoir plus vivement que les autres un sentiment légitime et qui honore le cœur.

La nostalgie est-elle fréquente chez les marins? Ici, les opinions sont contradictoires; nous voyons, d'une part, M. Gestin avancer qu'elle est rare: il n'en a, dit-il, observé qu'un seul cas pendant quinze ans de pratique. M. Barnetche émet la même opinion, tandis que, d'un autre côté, M. Despax nous la représente comme très-fréquente, au point que, pendant deux ans, dit-il, les deux tiers des maladies qui affectèrent l'équipage du *Golyman* furent provoquées par la nostalgie. Quelques explications vont concilier cette opposition apparente. Il suffit, pour cela, de modifier les termes de la proposition: les nouveaux marins sont-ils sujets à la nostalgie? oui; les vieux marins en sont-ils affectés? non. Ainsi la question se trouve résolue en faveur des deux opinions.

« Comment se fait-il, dit M. Barnetche, que le matelot, » placé à bord au milieu des circonstances les plus favorables » au développement de la nostalgie, en soit si rarement at- » teint? Balancé sur l'abîme des mers, seul, isolé, le marin » s'appartient tout entier pendant ces belles nuits qui invitent

» à la méditation ; tout ce qu'il fut ne vit plus que dans sa mémoire ; autour de lui tout respire la monotonie et la contrainte ; rien ne prête à son existence cette variété qui pourrait diminuer ou déguiser peut-être les dégoûts et l'ennui attachés à la navigation. Que de causes réunies pour aigrir l'homme le plus impassible, et cependant à toute heure du jour la gaieté respire sur la physionomie du matelot ; le passé fait le sujet de toutes ses conversations, et, loin de l'attrister, semble le dédommager du présent par le tableau séduisant des plaisirs dont il est privé. *L'habitude seule* a pu modifier le moral de cette classe d'hommes qui diffère totalement des autres par ses goûts, sa franchise, sa rudesse. »

Évidemment, il s'agit ici du marin consommé ; aussi notre judicieux confrère a-t-il soin de remarquer, dans une note, que « cette opinion cesse d'être applicable à tous les matelots, maintenant que la marine se renouvelle par recrutement. » C'est, en effet, de conscrits que parle M. Despax, car c'était un conscrit qu'il dit avoir vu mourir de frayeur à l'aspect d'un vaisseau de guerre.

« Le marin dont la vocation n'est point prononcée, disais-je dans ma dissertation inaugurale, celui qu'une profonde sensibilité attache aux objets dont il s'éloigne malgré lui, auquel un caractère timide fait redouter les chances de la mer, qu'une organisation délicate laisse en butte aux moindres causes de dérangement, qu'une existence oisive et molle jusqu'alors dégoûte des fatigues de son nouvel état..... présente bientôt les phénomènes de la nostalgie, mal désespérant auquel la condition de navigateur communique un caractère de gravité bien autre que sur le continent. »

La nostalgie est une affection propre à l'âge où le sentiment déjà développé na point encore subi l'empire de la raison. L'homme de vingt ans, dit M. Barnetche à qui j'emprunte beaucoup, n'a point encore atteint cette maturité de jugement qui plus tard le sauverait du désespoir ; il perçoit avec

force, et prend en horreur tout ce qui n'est pas en harmonie avec ses goûts. »

Les habitudes antérieures influent aussi beaucoup sur le développement de cette maladie : ainsi les hommes du littoral y seront moins exposés que ceux venus de l'intérieur. « Dès le berceau, dit encore l'observateur que je viens de citer, ils se sont en quelque sorte familiarisés avec ce genre de vie ; avant d'entrer au service, la plupart ont déjà volontairement fait une ou plusieurs campagnes ; ils ont connu la mer et ses ennuis à une époque où ils étaient encore étrangers à toutes les passions, et les devoirs multipliés et pénibles qu'ils ont à remplir ne leur paraissent pas nouveaux, parce qu'ils en ont contracté l'habitude dès leur plus tendre enfance. » Il est cependant une circonstance qui affecte gravement le matelot appelé au service, c'est l'obligation de laisser sa famille en proie à l'indigence.

Le paysan et le citadin recrutés seront donc spécialement sujets à la nostalgie ; et si le premier trouve les travaux moins rudes, le second trouvera une compensation analogue dans son moindre attachement aux habitudes domestiques ; car, à mesure que par la civilisation l'homme généralise son existence, il devient moins exposé à la nostalgie ; c'est ce qui fait que, toutes choses égales, les hommes les plus simples, tels que les Bretons, y seront plus sujets que les Gascons, par exemple.

On sait que les individus de frêle constitution, à tissus mous et décolorés, à mouvements lents et sans énergie, aux yeux mornes et langoureux y sont les plus disposés.

Indépendamment de ces circonstances individuelles, il en est d'extérieures qui favorisent le développement de la nostalgie ; ainsi la discipline plus ou moins rigoureuse et injuste influera puissamment sur le moral des individus faibles de caractère, ou de ceux qui, par éducation, ressentent vivement les mauvais procédés ; parmi ces derniers se trouvent les mal-

heureux pilotins sur lesquels M. Gestin appelle l'intérêt, et qu'il dit enclins à la nostalgie. Les accidents de la navigation, tels qu'une traversée longue et périlleuse, une croisière monotone, les avaries, les inquiétudes et les dangers de la guerre abattent les caractères mélancoliques et faibles, en fomentant les regrets.

Le malheureux entraîné par la force dans une carrière qu'il redoute, tombe bientôt dans un abandon mélancolique entretenu par les peines de tout genre, sans aucune alternative de plaisir, et devient nostalgique. Il prend en aversion la société, l'exercice et le travail; on le voit se confiner, pour mieux savourer sa douleur, dans les parties les plus retirées, par conséquent les moins saines du navire; il est vivement affecté par les moindres émotions; les menaces, les mauvais traitements lui tirent des larmes amères. A mesure que ces infortunés s'éloignent, ils calculent l'espace qui les sépare du lieu où réside ce qu'ils ont de plus cher, et d'où jamais la plupart ne sortirent; ils ne voient plus qu'un abîme entre eux et le bonheur, et tombent dans un état voisin du désespoir dont rien ne peut les distraire; les soins, les consolations les importunent; ils se complaisent dans l'isolement, où ils aiguïssent à loisir le trait qui les déchire.

Cependant la constitution se détériore: le corps maigrit et s'étiole, la face pâle et tirée, les yeux cernés, mornes et larmoyants, la démarche lente, abattue, constatent les ravages de la douleur morale; l'épigastre est le siège d'un poids douloureux, l'appétit disparaît, les digestions se dépravent, la respiration est inégale et suspicieuse, le pouls est petit, lent, inégal, *le cœur est comme enchaîné par des entraves qu'il ne peut briser* (Barnette); de là ce sentiment pénible et continu d'oppression suffoquante; les sécrétions elles-mêmes sont altérées: la peau devient sèche et brûlante, les urines sont rares et foncées; mais c'est au cerveau qu'est le foyer du mal, c'est là que le fantôme dévorant a fixé son domicile d'où

il travaille sans relâche à miner l'économie; le malade a perdu le sommeil, ou si parfois ses paupières s'appesantissent, son sommeil est troublé par des rêves effrayants: d'autres fois des songes enchanteurs lui représentent la terre natale, comme pour lui ménager un réveil plus douloureux.

A tous ces caractères il est impossible de se méprendre, mais il faut être attentif à les découvrir, car le nostalgique cherche à cacher son mal dont il semble avoir honte; pas une plainte ne sort de sa bouche; il sent profondément et n'exhale pas sa douleur: *le vrai nostalgique dépérit, se tait et meurt* (Percy).

Il est en effet voué à la mort, si quelque révolution heureuse ne lui rend la paix de l'âme. Dans cet état d'affaïssement, le moindre germe de maladie exercera bientôt de profonds ravages, fomenté par une idée fixe, attristante, le découragement et la crainte de la mort vers laquelle pourtant il se précipite de lui-même; on sait que le scorbut, la dysenterie, le typhus, la fièvre jaune acquièrent de cet état moral, un caractère singulièrement grave et allarmant; les sujets ainsi disposés sont les premiers frappés et les plus tôt abattus, l'instant de l'invasion est presque toujours le premier moment de l'agonie.

Mais la nostalgie peut entraîner la mort par ses progrès naturels: le trouble des fonctions amène le marasme, qui laisse après lui des traces d'irritation gastrique ou cérébrale, ou même ne laisse apercevoir rien qui puisse motiver la cessation de la vie; nous en citerons un exemple: le sujet meurt de douleur dans l'acception rigoureuse; d'autres fois, le mal affecte une marche plus décidée et conduit rapidement le malade au tombeau avec des signes de phlegmasie aiguë; à l'article *méningite* nous en avons cité deux exemples remarquables; c'est presque toujours l'encéphale et les voies digestives qui sont le siège des ravages organiques; l'épilepsie est un de ces résultats.

On conçoit qu'une exaltation mentale puisse dégénérer en aberration : la manie, la monomanie sont des conséquences de la nostalgie, qui n'est elle-même que la monomanie du pays. Dans l'impossibilité de briser ses chaînes corporelles, le malheureux qui ne peut ou n'ose désertier le navire, cherche quelquefois à se délivrer de la vie : nous en rapporterons bientôt un exemple.

Il arrive par fois que, pour s'affranchir du service, des individus simulent un profond désespoir ; l'énergie de leurs démonstrations, seule, témoigne de la fraude : on les voit entretenir tout le monde de ces tortures morales que le vrai nostalgique ensevelit dans son âme, et fuir la solitude que l'autre affectionne ; leur caractère est ordinairement difficile, revêche, ils expriment par les plaintes et la colère les sentiments douloureux que le malade ne témoigne que par des larmes qu'il dévore en silence. Enfin il est des symptômes qu'ils ne peuvent mentir, tels sont ce facies pâle, mélancolique, abattu, cette débilité, cette irrégularité du pouls, ces soupirs étouffés, etc. ; le praticien ne s'y méprendra pas.

Le plus souvent le temps et l'habitude, ces deux grands médecins de l'âme, viennent émousser les impressions et façonner l'esprit et le corps à leur nouvelle situation. Parmi les moyens de hâter ce résultat favorable, il en est peu que l'on doive emprunter à la pharmacologie, ici la médication est toute morale. Affecter à l'égard de ces infortunés des manières douces et prévenantes, se plaindre avec eux, hasarder quelques encouragements, leur offrir l'exemple de leurs camarades plus courageux ; placer près d'eux ceux qu'ils préfèrent et qui naquirent dans le même hameau, afin qu'ils puissent se procurer le soulagement le plus doux et le plus efficace, le plaisir de s'épancher ; leur représenter leur situation sous l'aspect le moins défavorable, les flatter surtout de l'espoir d'un prompt retour : une morale tolérante admet comme innocent le mensonge qui, sans nuire à personne, peut servir

l'humanité : on a vu la simple promesse d'un congé amener des guérisons subites et durables ; car ici l'important est de gagner du temps. Offrez-leur des distractions, obligez-les à prendre de l'exercice ; imprimez à leurs idées des directions appropriées à leur caractère, en flattant leurs passions, en piquant leur amour-propre ; employez enfin tous les moyens possibles de les distraire de l'idée fixe qui les ronge et les tue ; tel est en résumé la conduite à suivre à l'égard de ces sortes de malades. Mais le succès dépend en grande partie de l'humeur et des procédés des commandants. Suivant leurs idées, plus ou moins bien raisonnées, de discipline, de justice et de tolérance, le moral des équipages, avons-nous dit, est plus ou moins satisfaisant. La rigueur et le despotisme anéantissent le moral ou l'exaltent ; dans l'un et l'autre cas le résultat est funeste : le nostalgique se laissera mourir ou nourrira l'idée d'un suicide, peut être en passant par le meurtre, pour se venger de l'assassinat moral qu'on exerce sur lui.

Au sujet du suicide nous rapporterons un fait qui prouve l'avantage qu'il y a quelquefois à paraître se prêter aux caprices des malades. M. Despax raconte qu'un matelot nostalgique, voulant attenter à sa propre vie, s'adressa, pour se procurer du poison, à l'infirmier, qui, de concert avec le médecin, lui donna trois grains d'émétique. Le malade n'eut pas plutôt senti les premières nausées qu'une terreur profonde s'empara de lui et l'obligea d'implorer des secours qui ne manquèrent pas d'être efficaces, au point que le jour même il se trouva tout à la fois guéri de sa monomanie de suicide et de sa nostalgie.

La nostalgie prolongée ne tarde pas à susciter des dérangements organiques qu'il convient de traiter suivant les méthodes appropriées à ces lésions, sans négliger la direction du moral.

Enfin, lorsque le mal est incurable ou menace l'existence des individus, il ne reste plus qu'un parti, c'est de les ren-

dre à leurs affections, en sollicitant leur débarquement ou leur retour par un navire étranger. Malheureusement la chose n'est pas toujours praticable, et souvent le médecin est forcé de rester spectateur d'une catastrophe qu'il ne peut empêcher : tel fut le cas du malheureux nostalgique dont nous allons esquisser l'histoire.

Après trois mois d'une navigation monotone, parfois périlleuse, pendant laquelle nous avons éprouvé bien des privations, la frégate l'*Antigone* venait d'aborder les tristes parages de Maldonado (embouchure de la Plata); c'était en juillet, pendant l'hiver de l'hémisphère sud. Le nommé Rousson, boulanger, âgé de 25 ans, châtain, de taille moyenne, mais de constitution forte en apparence, de tempérament nerveux lymphatique, éprouvait, comme la plupart de nous, à cette époque, un catarrhe bronchique avec expectoration muqueuse, (je copie mon journal tel que je l'écrivais alors; 1821), « il se présente au poste se plaignant d'oppression, d'insomnie avec lassitudes, douleurs sousternales lors de l'expulsion des crachats, la langue est humide et blanchâtre, le pouls est lent et mou. Cet individu, méticuleux et mélancolique, portait sur sa physionomie une expression de langueur douloureuse (régime alimentaire léger, tisane pectorale miellée, looch laudanisé). Le même état se maintint pendant plusieurs semaines; l'expectoration devenant difficile (loochs kermétisés). La débilité augmentant chaque jour, le malade fut retenu au lit; alors le pouls prit tout à coup de la plénitude et de la fréquence, la douleur de poitrine de la profondeur et de l'acuité (saignée de 9 onces). La saignée en diminuant l'exaltation circulatoire ne dégagait point la poitrine, la respiration devint haute et fréquente, la débilité extrême (vésicatoires aux jambes, puis aux cuisses). Les cantharides portent sur la vessie: rétention d'urines, sensibilité hypogastrique (poudre tempérante camphrée que le malade rejette par le vomissement); le pouls devient petit et serré, la respi-

ration fréquente et stertoreuse; mort le 23 juillet, à 8 heures du soir, avec le facies hippocratique.

» *Autopsie* : habitude du corps peu émaciée; muscles bien prononcés, cerveau sain. *Poitrine* : bronches engorgées de mucosités, poumons sains, sans aucune trace de phlegmasie; quelques petits tubercules, dont plusieurs en suppuration, occupent le bord inférieur du lobe antérieur du poumon gauche. *Abdomen* : tube digestif très-sain; vessie sans traces d'irritation.

» Cette observation est du nombre de celles qui défieraient toute théorie organique de la mort, car la petite portion de poumon affectée de tubercules ne peut suffire pour l'expliquer; le développement subit du pouls nous fit croire à la pneumonie; la douleur sourde, la respiration *asphyxiante*, la raideur et la petitesse du pouls à l'instant de la mort nous firent supposer l'hépatisation; nous nous attendions encore à trouver la vessie phlogosée. S'il est permis d'admettre l'influence nerveuse, c'est sans contredit dans cette circonstance : *L'individu, sans cesse tourmenté de la crainte de la mort, de défiance pour l'art, du regret de sa famille et de son pays, était évidemment nostalgique; l'affection du moral chez cet individu très-impressionnable avait frappé l'organisme de collapsus.* » Je n'ajouterai rien à ce que j'écrivais alors, si ce n'est que je prie le lecteur de rapprocher l'observation de Rousson de celles de Rousseau et de Delahaye; la première me donne presque des scrupules d'avoir rapporté les deux autres à l'article *Méningite*, sans le cachet de l'autopsie.

#### *Hypocondrie.*

Je disais en 1828 (dissertation inaugurale) : « De la nostalgie je rapprocherai l'hypocondrie, plus spécialement fréquente parmi les officiers. Pendant ces longues traversées,

ces croisières insipides que rien ne remplit, durant ces quarts paisibles et solitaires des belles nuits, l'âme s'abandonne à de vaines chimères, se livre aux illusions de l'amour-propre, aux rêves de l'ambition, se crée des fantômes brillants que le réveil dissipe, laissant à leur place la triste réalité et la perception désolante de la situation actuelle. A force de s'échauffer et d'embellir l'avenir, l'imagination use, pour ainsi dire, ses ressorts, et finit par retomber dans ce degré d'hébétude où elle ne peut plus se créer de chimères, où toute distraction devient insipide, où la moindre contrariété réveille l'aigreur et rend méconnaissables les plus doux caractères. Dans cet état d'esprit les liens de société et d'amitié sont rompus; à charge à soi-même, on devient insupportable aux autres. Malheur aux subordonnés dont le chef est atteint de cette funeste affection mentale! L'autorité absolue, dépourvue du frein de la raison, dégénère en un hideux despotisme: cet état permanent d'irritabilité finit par exalter le système sensitif, au point de produire ces hallucinations, qui font croire au malade qu'il est atteint d'une foule de maux, imaginaires le plus souvent, mais dont la perception n'en est pas moins réelle, et qui finissent même par se manifester effectivement. Cette disposition morale est donc une véritable maladie, et, qui plus est, une maladie contagieuse: l'aspect sinistre, les propos et les actes de ces personnes souffrantes compriment les élans des naturels les plus heureux, et les montent bientôt à leur unisson: c'est alors que le séjour des navires devient une véritable image de l'enfer.»

Cette théorie de la nature nerveuse, cérébrale de l'hypocondrie, était celle de Willis; c'est celle de Georget, qu'alors je ne connaissais pas, et celle que notre ami, le docteur Dubois, d'Amiens, à développée avec talent dans un mémoire couronné par la société de médecine de Bordeaux. Pour lui comme pour nous, l'hypocondrie est une attention persévérante et concentrée sur l'état de nos propres organes qui bientôt deviennent réelle-

ment malades; elle est fille du luxe et de l'oisiveté; c'est la folie des égoïstes; en un mot, on peut la définir la monomanie des maladies, comme le délire ambitieux est la monomanie des honneurs que le malade croit posséder. Ainsi, sans en aller chercher la cause dans le foie, la rate, l'estomac, les intestins et même les nerfs, nous en plaçons le siège indubitable dans le cerveau, dont l'intervention est indispensable, que le mal soit essentiel ou réveillé par l'existence préalable et réelle d'une lésion viscérale quelconque; il n'est pas étonnant d'après cela qu'on en ait rapporté les symptômes à l'abdomen, car rien n'éveille plus la susceptibilité cérébrale que les maladies de l'appareil digestif; mais ces symptômes varieront suivant la maladie que l'individu pourra s'imaginer avoir. Le seul symptôme univoque est l'opinion erronée ou exagérée de l'existence d'une maladie quelconque, et sur laquelle l'attention du malade est continuellement fixée.

L'homme occupé d'autres intérêts que du soin de son bien-être ne devient pas hypocondriaque, surtout lorsqu'il est obligé d'acheter l'existence au prix de rudes travaux; c'est pourquoi les matelots ne sont peut-être jamais affectés d'hypocondrie; elle est le partage exclusif des officiers. L'hypocondrie est à ceux-ci ce que la nostalgie est aux matelots.

L'âge adulte, c'est-à-dire l'époque des passions intéressées, celle où le *moi* domine, est l'âge où elle se développe.

Si le tempérament bilieux s'y trouve plus sujet, c'est que c'est aussi celui dans lequel les affections abdominales sont le plus fréquentes; les tempéraments sanguin et nerveux n'y sont cependant pas moins sujets.

Elle est plus fréquente dans les climats chauds, parce que la chaleur exalte le système nerveux; il en est de même de l'été; les hommes du midi, les Provençaux surtout, y sont plus sujets que les autres. A l'égard des navigateurs, nous ferons observer que c'est aussi dans les beaux temps, où la navigation est plus douce et moins orageuse, où, par consé-

quent, règnent l'ennui et l'uniformité, qu'on la voit se montrer. Le séjour dans une contrée insalubre éveille les craintes des hypocondriaques, surtout durant le règne des épidémies. Nous avons navigué avec un capitaine qui, pendant un séjour aux Antilles, ne manquait pas chaque matin de nous montrer sa langue et de nous faire toucher son pouls, précaution qu'il négligea lorsque nous eûmes fait voile pour l'Europe. On a pourtant observé que les hypocondriaques étaient rarement affectés des maladies épidémiques ou contagieuses.

La profession de marin, comme une des plus laborieuses, paraîtrait devoir être une des moins sujettes à l'hypocondrie, le fait est vrai pour les matelots attachés à la manœuvre; mais les officiers, indépendamment d'une éducation plus délicate, ont souvent beaucoup de loisirs, et rentrent alors dans la catégorie des hommes à profession sédentaire; l'influence de l'oisiveté est telle, que les hypocondriaques oublient leurs maux dans les circonstances difficiles qui réclament toute leur activité, et qu'ils ne sont jamais plus gais que pendant les temps orageux et ceux qui nécessitent une surveillance continuelle et de fréquentes manœuvres. Bien que la culture de l'esprit exalte, dit-on, la sensibilité, on observe pourtant que les officiers désœuvrés, ceux qui ne savent pas appliquer leurs loisirs par les arts ou l'étude, sont les plus enclins à l'hypocondrie.

Si l'intempérance et l'abus des excitants prédisposent à cette maladie, c'est qu'ils excitent l'innervation ou engendrent des affections abdominales; nous avons connu un hypocondriaque au dernier degré qui était hydropote et d'une extrême sobriété.

Parmi les maladies qui donnent naissance à l'hypocondrie, celles de l'abdomen, avons-nous dit, sont les plus puissantes, ce sont surtout les affections chroniques qui amènent ce résultat; ainsi la goutte, le rhumatisme, les dartres, la syphilis, surtout, à l'état invétéré, ont ce fâcheux privilège.

L'onanisme porté à l'excès l'engendre aussi fréquemment.

Les causes morales nous offriront de puissants motifs à l'invasion de cette maladie; déjà nous avons parlé de l'ambition, de l'irascibilité, de la paresse et de l'ennui; mais nous ne saurions trop insister sur l'empire de l'exemple et la fréquentation des hypocondriaques comme cause déterminante; la lecture des livres de médecine agit d'une manière analogue; la nostalgie, enfin, est une cause fréquente d'hypocondrie; aussi les individus faibles et craintifs y sont-ils plus sujets que les hommes actifs et courageux.

Rien de plus variable que les symptômes éprouvés par les hypocondriaques; il est vrai de dire cependant que ces symptômes se rapportent dans l'immense majorité des cas aux organes digestifs, témoins ces pesanteurs épigastriques, ces flatuosités qu'ils éprouvent si souvent; en concluons-nous que ces symptômes constituent l'hypocondrie? Non sans doute, car s'ils précèdent quelquefois l'aberration mentale, ils ne font que la provoquer, et nous ajouterons que celle-ci peut les produire: qui ne sait que les contentions d'esprit sont une cause puissante de mauvaises digestions, et qui ne comprend qu'à force d'écouter son estomac, celui-ci peut finir par devenir malade; il n'est pas rare de rencontrer des individus qui se croient atteints d'anévrysmes, et chez lesquels, en effet, le rythme circulatoire finit par prendre le caractère des palpitations qui se trouvent produites comme celles qu'engendre la peur, la mélancolie érotique, etc. Une lésion ainsi suscitée, les désordres suivent une marche croissante, de là la multiplicité des caractères anatomiques attribués à l'hypocondrie; ces lésions s'enchaînent mutuellement, et il vient une époque où l'hypocondriaque peut légitimement se croire affecté d'une foule de maladies.

La physionomie des malades exprime l'inquiétude et la souffrance; chez quelques-uns le teint pâlit, chez d'autres il persiste dans sa fleur, malgré les anxiétés les plus vives et